

PONDICHÉRY ET TIRUVANNAMALAI

A Tirupapuliyur, Râmdâs fut emmené par le Sâdhurâm chez une de ses anciennes relations où ils passèrent la nuit. Le lendemain matin, le Sâdhurâm lui conseilla d'aller demander l'aumône dans quelques maisons qu'il lui indiquerait. « Voyez-vous, Mahârâj, lui dit le bon Sâdhurâm, il faut de l'argent pour vos bananes et votre lait ; la nourriture ordinaire, on se la procure facilement, mais pour ce que vous mangez, il faut de l'argent. » Il mena Râmdâs dans une rue bordée des deux côtés de maisons habitées par des hommes de loi (*vakils*). « Allez de porte en porte, dit-il, on vous donnera peut-être quelque chose. Je vous attendrai à l'autre bout. » Râmdâs, toujours docile, fit ce que lui disait son guide et, mendiant de seuil en seuil, il se trouva bientôt en possession d'une poignée de pièces qu'il remit au Sâdhurâm. Celui-ci fit le compte et trouva 10 annas. « Votre Râm est vraiment bon, dit-il en souriant ; il y en a là pour deux jours. »

Au cours de la journée, Râmdâs entendit parler de Pondichéry ; il apprit que cette ville n'était qu'à vingt milles de Tirupapuliyur, et il eut envie d'aller solliciter le *darshan* ⁽¹⁾ de Shrî Aurobindo, le grand saint du Bengale. Le Sâdhurâm consulté acquiesça aussitôt ; le lendemain, avant l'aube, ils partirent à pied et atteignirent vers deux heures les faubourgs de Pondichéry. L'entrée de la ville a ceci de particulier qu'elle est bordée de chaque côté de boutiques à *toddy* (liqueur de palmier) ⁽²⁾. En arrivant, ils s'enquirent de l'âshram du saint, Shrî Aurobindo. Après l'avoir cherché un certain temps, ils arrivèrent enfin à la grille d'un véritable palais, et un ami leur dit alors que c'était la résidence

⁽¹⁾ La faveur de « voir » un saint ou un objet sacré.

⁽²⁾ Dans l'Inde anglaise, on ne vendait guère d'alcool qu'à l'usage des Européens, mais dans l'Inde française, le « bistrot », qui, d'ailleurs, arbore toujours le drapeau tricolore pour montrer qu'il est officiellement reconnu par l'administration, a donné à beaucoup d'hindous l'habitude de boire.

du saint. Râmdâs entra et demanda à deux jeunes Bengalais s'il était possible de voir Shrî Aurobindo. L'un d'eux lui répondit : « Non, je regrette, Shrî Aurobindo vit en réclusion totale et, pendant une année, il ne donnera d'audience à personne. » Râmdâs demanda alors l'autorisation de simplement apercevoir le grand homme, mais cette faveur ne put lui être accordée. C'était donc la volonté de Râm. Râmdâs sortit alors et expliqua tout cela au Sâdhurâm qui l'avait attendu dans la rue. Un agent de police qui, depuis un instant, observait ces allées et venues, s'approcha des deux sâdhus et leur dit : « Mes amis, suivez-moi, on vous demande au poste de police. » Le Sâdhurâm fut terrifié, et, prenant Râmdâs à part, il lui dit tout bas que, très probablement, on les emmenait pour les rouer de coups. Râmdâs lui suggéra de suivre l'agent et de laisser l'avenir entre les mains de Râm. Après un demi-mille de marche, ils arrivèrent au poste et se trouvèrent en face d'un homme d'un certain âge, de haute stature, à l'air furieux, à la moustache tordue et retroussée. Il leur parla avec sévérité, mais ils ne comprirent rien, car il s'exprimait sans doute en français. Râmdâs lui répondit en anglais et l'homme, qui semblait être un inspecteur de police, le regarda fixement, mais sans comprendre, lui non plus. Il s'entretint ensuite en tamoul avec le Sâdhurâm et, finalement, leur ordonna de quitter la ville dans les deux heures (1). Le Sâdhurâm protesta, disant qu'après une marche de 20 milles, les pèlerins, fatigués, demandaient l'autorisation de passer au moins la nuit en ville pour repartir dès le lendemain matin. Mais cette demande exaspéra l'inspecteur, qui se mit à gesticuler en parlant avec volubilité, avec un regard courroucé. Au lieu de deux heures, il ne leur en accorda qu'une pour partir, en ajoutant qu'une désobéissance leur coûterait cher.

(1) La police n'avait pas oublié le rôle politique considérable que joua Shrî Aurobindo en 1905-1911, ni l'espoir qu'avaient beaucoup d'Indiens de lui voir reprendre la direction du mouvement nationaliste. Aussi les visiteurs de l'âshram étaient-ils alors surveillés, filés, et, toutes les fois qu'on pouvait le faire sans difficulté, expulsés.

Son discours fut même parsemé d'épithètes injurieuses choisies. Le Sâdhurâm conseilla alors à Râmdâs de fuir promptement Pondichéry, ennuyé et même effrayé qu'il était des paroles menaçantes de l'inspecteur. A peine sorti du poste, le Sâdhurâm se mit à injurier copieusement l'inspecteur, et les objurgations de Râmdâs ne réussirent pas à mettre un frein à ce flot de paroles. Râmdâs, lui, était persuadé que tout cela n'arrivait que par la volonté de Râm et qu'il n'y avait donc nulle raison de protester ; mais rien ne put arrêter le Sâdhurâm, qui semblait passé maître dans l'art de l'insulte. Peu à peu, cependant, il se calma, soit que son stock d'épithètes fût épuisé, soit qu'il eût l'estomac vide. Peut-être aussi était-ce une épreuve que Râm offrait à Râmdâs, afin de voir s'il entrerait dans le jeu. Râm seul sait, et Lui seul peut juger.

Après avoir parcouru quatre milles, le Sâdhurâm choisit, comme lieu de repos pour y passer la nuit, la véranda d'un magasin fermé, et le lendemain matin ils repartirent pour Tirupapuliyur qu'ils atteignirent vers deux heures. Le Sâdhurâm avait pour Râmdâs la tendre sollicitude d'une mère adoptive ; on y sentait vraiment l'œuvre de Râm, dont les voies sont mystérieuses et pleines d'amour.

Le lendemain, les deux sâdhus arrivèrent par le train à Tiruvannamalai, et ils se rendirent chez un orfèvre, ami du Sâdhurâm. Cet homme était un pieux dévot ; il pria instamment les deux voyageurs de s'arrêter chez lui et de se considérer comme ses hôtes. Pendant quelques jours Râmdâs put donc méditer et se reposer dans la véranda fermée de cette maison hospitalière. Chaque matin et chaque soir, il accompagnait le Sâdhurâm au grand temple de Mahâdev (1).

Un jour, le bon Sâdhurâm l'emmena au *darshan* d'un grand saint de l'endroit, qui se nommait Râmana Maharshi. Son âshram était au pied des montagnes de Tiruvannamalai. C'était une sorte de hangar recouvert

(1) Shiva.

de chaume. Les deux visiteurs pénétrèrent dans l'âshram et se prosternèrent aux pieds du saint. Ce lieu était vraiment béni. Le saint était jeune, mais il y avait un tel calme sur son visage et, dans ses grands yeux, un tel regard de tendresse et de sérénité, que tous ceux qui venaient à lui en subissaient le charme de paix et de joie. Râmdâs apprit que le saint connaissait l'anglais ; il s'adressa à lui en ces termes : « Mahâraj, un humble esclave est debout devant toi. Aie pitié de lui. Sa seule prière est de recevoir ta bénédiction. »

Le Maharshi posa son beau regard sur Râmdâs et le contempla pendant quelques minutes avec intensité, comme s'il versait en Râmdâs, par ses yeux, la bénédiction, puis il fit un signe de tête pour indiquer qu'il avait béni. Un tressaillement d'indicible joie parcourut le corps de Râmdâs, le faisant frémir comme une feuille sous la brise. O Râm ! quel amour que le Tien !

Puis le Sâdhurâm et lui prirent congé du Mahâtma et retournèrent chez l'orfèvre.

DANS LA GROTTES

Râm inspira alors à Râmdâs le désir de demeurer quelque temps dans la solitude : Râmdâs s'en ouvrit au Sâdhurâm. Celui-ci, toujours prêt à lui être agréable, fit aussitôt gravir à Râmdâs la montagne située derrière le grand temple et, près du sommet, il lui montra de nombreuses grottes. Le lendemain, Râmdâs s'installa dans l'une d'elles et y vécut près d'un mois dans une profonde et constante méditation. C'était la première fois que Râm l'emmenait ainsi dans la solitude pour son *bhajan* ; et dans cette communion ininterrompue avec Râm, il ressentit une impression d'intense joie. Il était plongé dans un océan d'indescriptible béatitude. Fixer son esprit sur cette source de félicité qu'est Râm, c'est connaître la pure, l'ineffable joie.

Un jour qu'il était plongé dans la folie de la méditation sur Râm, il sortit et vit un homme debout à l'en-

trée de la grotte ; sans avoir conscience de son acte, il courut à lui et l'embrassa étroitement. Ce geste effraya grandement son ami qui crut se trouver devant un fou dangereux. Il est vrai qu'il était fou, fou de Râm, mais c'était une folie inoffensive, ainsi que ce visiteur put s'en rendre compte plus tard. L'attraction irrésistible qui le jetait dans les bras de cet ami venait de ce qu'en cet homme, Râmdâs voyait Râm. C'est en pensant : « O Râm ! Tu es venu ! » qu'il s'était jeté dans ses bras. Par moments il eût voulu étreindre les arbres et les plantes qui poussaient autour de la grotte. Râm l'appelait de toutes parts. Oh ! la folle et tendre attirance de Râm ! O Râm, Toi qui es amour, lumière et bonheur ! Ainsi passèrent les jours dans la grotte.

Pour manger, il descendait chaque matin à la ville, mendiant de porte en porte, et recevait dans son petit *lota* les poignées de riz données par les mères généreuses. Quand son bol était un peu plus qu'à demi plein, il remontait à sa grotte, allumait un feu de brindilles et faisait cuire son riz dans le même *lota*. Un ruisseau, clair comme du cristal, descendait la colline, et lui fournissait, en passant près de la grotte, une eau pure et rafraîchissante. Il s'en servait aussi pour son bain quotidien. Il consommait son riz sans sel, sans condiment, une fois par jour, simplement pour apaiser sa faim ; et les écureuils venaient, dans la grotte, partager cette humble pitance et parfois le manger dans sa main. Leur familiarité était pour Râmdâs une source de grande joie. Chaque jour, il se promenait de colline en colline, à travers buissons, arbres et rochers, enfant insouciant de Râm. Il vécut ainsi, dans cette retraite de montagne, d'une vie simple et heureuse. Le bon Sâdhurâm le rencontrait chaque jour, soit sur les collines, soit dans la ville, lorsqu'il descendait pour recevoir l'aumône. Puis un jour il reçut de Râm l'ordre de quitter ce lieu. Pour aller où ? Râm seul le savait.